

Entretien avec Claire Bianchi

41 quai de Seine. Atelier de l'artiste. 27 Novembre 2014.



Photo Isa Marcelli

Anne Claire Langlois : Tout d'abord, Claire, je tiens à te remercier car c'est un bon moment que tu nous offres. Nous faisons partie de ces gens qui ont plein de questions sur ta peinture et qui n'ont pas l'occasion de les poser.

La question de fond pourrait être : « Pourquoi peindre, Claire Bianchi ? ». Mais commençons par celle-ci : « Qu'est-ce tu aurais fait si tu n'avais pas été artiste ? »

Claire : *(Long silence. Rire.)*

AC : Quel a été le point de départ ?

Claire Bianchi : *Cela dépend à quelle époque on remonte. J'ai dessiné très tôt, en Primaire, avec tout de suite une reconnaissance des enseignants sur la qualité du dessin. Comme j'avais un retour et qu'on me disait que c'était bien, cela m'a encouragée.*

Adolescente, j'ai fait de l'aquarelle. Puis je me suis posée la question de savoir comment gagner ma vie avec ce que j'aimais faire, c'est-à-dire m'isoler dans le grenier, dans la maison de vacances, sur un bout de table et dessiner. Ou être dans la nature, et dessiner. C'était les deux situations où j'étais bien.

J'ai aussi eu l'idée, en Seconde, d'être ingénieur géographe, de faire des cartes car j'adorais la géographie. Il y avait l'idée du voyage, l'idée de partir dessiner. Je m'étais renseignée un peu sur tous les métiers qui appelaient le dessin.

C'est une de mes tantes qui était illustratrice pour livres d'enfants qui m'a marquée. J'étais la baby-sitter de ses enfants. Je la voyais faire, sur sa table de travail, comme ça, les enfants étaient partout ou dormaient, et elle gagnait sa vie avec cela. Ça m'a ouvert des horizons. J'avais quinze ans. Je me suis mise à chercher une école pour faire de l'illustration. Et j'ai fait l'école Estienne.

AC : Tu as vu que ce que tu faisais dans le grenier était transposable dans la vie courante...

Claire : *Tout à fait. Cela me permettait de vivre et de quitter le nid, comme tout un chacun.*

AC : Est-ce que tu te souviens de ta première œuvre ?

Claire : *Oui. Enfant, je dessinais tout le temps la mer, les rochers, ce qui était mon environnement de l'été. C'était pour moi le moyen d'offrir. A mes proches, à mes grands-parents. C'est pour cela que je suis si à l'aise avec la gravure : je dessinais à la plume, à l'encre de Chine, ce qui est une technique assez difficile. Je l'ai fait faire par mes élèves et cela a été un drôle de fiasco !... (Rire). Ils me chambrent encore avec cela : « Tu ne te rends pas compte de ce tu nous as fait faire »...*

Françoise Le Goff Genty : Quand tu dessinais, est-ce que c'était juste un plaisir, ou est-ce que tu te rendais compte d'une dimension ?

AC : Est-ce que, pour toi, c'était constitutif ?

Claire : *Oui, un peu, parce que c'était pour moi la façon d'être reconnue, au sein de ma famille en tous cas, un peu autour, mais surtout dans la famille élargie. La famille et les amis me sollicitaient souvent pour faire des illustrations. Très tôt. Ma grand-mère me faisait illustrer tous les menus de fête. Des choses comme ça. C'était une certaine reconnaissance.*

A partir du moment où je me suis mise à la plume, il y a eu une démarche différente, entre autres quand je dessinais les falaises, les rochers de granit.

F : Tu regardais plus intensément...

Claire : *J'étais sur place, j'étais dans la nature pour ce type de dessin. J'en ai retrouvé un, qui était un cadeau fait à mes grands-parents et qui m'est revenu.*

AC : Comme un autre cadeau...

Claire : *Oui, et je vois qu'il y avait déjà quelque chose. C'était le début du travail. Je ne m'en rendais pas forcément compte. C'était fort, parce que c'était l'endroit où j'étais bien. Où j'existais vraiment, curieusement, sans le regard des autres.*

Cela peut paraître étrange car ensuite ils regardaient ce que je faisais, mais quand je le faisais, j'étais sans le regard des autres. C'était l'endroit où j'étais le moins exposée. Plus protégée. A l'aise.

Le moment de la démarche elle-même était complètement à moi. Sans aucune intrusion. C'était l'un des moments où j'étais le plus au secret avec moi-même.

AC : Dirais-tu que tu étais influencée par ton entourage ? Ton milieu de vie ?

Claire : *Oui. Mon grand-père adorait la peinture, il y en avait plein la maison. Ça, ça a été l'autorisation d'en faire mon métier. C'est lui. C'est évident. Mes parents y étaient opposés. Mon père ne faisait que dévaluer cet engagement, mais mon grand-père pas du tout. Comme je ne regardais que mon grand-père, c'était facile pour moi. Il adorait la peinture.*

Il m'avait emmenée faire un voyage en Hollande quand il avait su que j'allais faire une école d'art. Les musées de Hollande pendant une semaine, juste après mon bac. C'était le cadeau du bac parce que j'étais reçue à la préparation au concours d'art du lycée de Sèvres. Il aimait la peinture, il a toujours aimé la peinture, il y avait quelque chose qui se passait là. Qui était très important sans doute mais je n'en ai pas eu conscience.

F : Vous parliez peinture ensemble ?

Claire : *On n'en a jamais parlé. J'ai fait une école d'art, mais je n'ai pas été peintre tout de suite. Les arts appliqués, faire de l'illustration, le travail de commande du graphisme, ce n'est pas la même chose que d'avoir une vraie démarche de peintre, d'exposer dans une galerie et de vendre son travail. Cela, malheureusement, il ne l'a pas vu. Il est mort avant. Il l'a vu au tout début, mais je ne sais pas s'il l'a vraiment réalisé. Je pense. Il est mort en 2000, et le Pavillon de l'Erable, c'est 2001. Il n'a pas vu le Pavillon de l'Erable.*

AC : Il a participé à la phase cachée, enfouie.

Claire : *Complètement. Quand il est parti, c'est là que j'ai démarré. Vraiment. J'y ai pensé souvent. J'en ai eu quelques regrets : je me suis dit que cela lui aurait fait plaisir. (Silence). Et puis c'est comme ça.*

AC : En plus de ton entourage, as-tu été influencée par une rencontre en particulier ? Un peintre ? Des œuvres ?

Claire : *Quand je me suis engagée dans cette voie de l'illustration et des arts appliqués, la première chose que j'aie faite a été de suivre les conférences au Louvre sur la peinture impressionniste ou du XIXe siècle.*

Alors que je savais que je faisais une école d'arts appliqués, j'ai commencé par aller au Louvre suivre tout un cycle sur une semaine.

Cela n'avait pas grand rapport, mais je me suis dit que je m'engageais sur cette voie-là et qu'il fallait que je sache quelque chose. Je ne savais pas tant de choses que ça sur la peinture, mais j'y suis allée par un chemin très classique.

Pourtant, ce n'était pas le métier que j'allais faire. Ce qui était vital pour moi, c'était de gagner ma vie rapidement, je savais qu'en faisant les beaux-arts, j'aurais des inquiétudes. Je n'étais pas sûre de moi. Je me suis posée la question de faire les beaux-arts de Paris. Mais je me le suis interdit. Il y avait beaucoup d'interdits. Faire les beaux-arts, s'engager dans une vraie vie d'artiste en tant que femme...

F : *Ce n'était pas un métier...*

Claire : *Pas du tout. C'était bohème. Parce que j'étais une femme. Parce que j'allais être confrontée à la liberté des artistes. Voilà les tas de choses que j'entendais assez durement. Je n'étais pas suffisamment sûre de moi pour pouvoir dire : « c'est ça que je ferai ».*

AC : *Quels sont les talents personnels qu'il faut avoir pour peindre ?*

Claire : *Il faut un peu de courage car on se jette à l'eau, ce n'est pas évident. Elle peut être froide, on ne sait pas très bien comment elle va être, d'ailleurs...*

F : *Une confrontation...*

Claire : *Une confrontation au regard des autres sur soi, oui. Pour oser peindre, il faut être un peu inconscient, déjà. (Rire). Il faut savoir se concentrer, prendre des risques. Se jeter à l'eau. Je reviens toujours à ça. Il y a une prise de risque qui est difficile au départ.*

Au début, pendant quelques années, j'ai dit assez souvent –c'était une boutade à la maison- que j'allais changer de métier et que j'allais postuler pour être postière. J'ai dit cela pendant très longtemps. Pourquoi, Ne me demandez pas. J'ai dit que j'allais distribuer le courrier. Pendant longtemps j'ai dit cela parce que cela me permettait de me rassurer.

AC : *Il y a oser peindre, et il y a oser peindre l'eau...*

Claire : *Cela a un sens. Je rentre toujours dans l'eau en me jetant à l'eau. Je ne sais pas pourquoi. Je l'ai fait pendant longtemps, et il y a une espèce de violence dans le contact avec l'eau. Surtout si on ne sait pas si elle est froide, chaude, etc...*

C'est un peu comme quand on se jette dans le vide. Quand on plonge, par exemple, d'un endroit un petit peu haut, ou quand l'eau est très froide en Normandie. J'y vais directement parce que sinon je n'y vais pas. Il y a un moment où tu te poses la question, et puis tu cours et tu y vas ! Je sais encore le faire à mon âge. Je l'ai toujours fait avant. Je me dis que le jour où je ne saurai plus le faire, je serai morte.

AC : *C'est aussi que tu peins comme ça. Quand on voit tes toiles immenses, on se dit que c'est peut-être là où tu te jettes le plus, dans ces grands formats...*

Claire : *Je peins l'eau parce que je suis devant l'eau. C'est un peu le hasard si on habite devant l'eau. Mais je pense que j'ai toujours regardé l'eau. Depuis que je suis toute petite. C'est quelque chose qui me fascine. Je suis née dans un port, déjà. J'ai toujours passé mes étés près de l'eau. Je peux regarder l'eau pendant des heures. Je l'ai toujours fait. J'ai un contact avec l'eau, sous l'eau aussi. J'ai toujours adoré plonger. En apnée, en bouteille ensuite. L'eau est un élément très important dans ma vie. Si je n'avais pas été peintre, s'il y avait eu un autre souhait profond en moi, j'aurais été marin.*

AC : *En quoi consiste l'acte de peindre l'eau ?*

Claire : *Je pensais peindre le ciel. J'ai toujours regardé les nuages. Cela me plaisait bien. J'ai vu qu'on les voyait dans l'eau. J'ai commencé à me dire que ça serait plus intéressant. Je me suis mise à peindre les nuages dans l'eau, des reflets.*

AC : Tu peins le ciel qui plonge...

Claire : *Voilà. Et j'ai remarqué qu'en regardant les nuages dans l'eau les gestes étaient déjà là. Le geste physique du pinceau était déjà dans l'eau. Soit sous forme de petit carré, soit sous forme de grands traits, de gestes larges, de mouvements du bras, de l'épaule... On peut avoir un rapport très physique avec la représentation de l'eau. C'est pour cela que j'aime bien les grands formats. C'est à ma taille.*

AC : Tu reproduis la nage dans tes gestes...

F : Ou une succession de mouvements, en tous cas...

Claire : *Il y a un peu de ça. Il y a un rythme, qui est sur l'eau assez gestuel. Cela m'arrangeait bien parce qu'en aquarelle, ma première formation, on voit toutes les traces de pinceau, du début à la fin. C'est l'intérêt de l'aquarelle, c'est la transparence. On peut voir les premiers, les deuxièmes, les troisièmes coups de pinceau, etc...*

Ce qui m'a intéressée à l'huile, c'est de suivre cette même méthode, pour voir tous les gestes. Dès que je commence à en mettre un peu trop, c'est contraint, cela devient pesant, je ne vois plus mon geste.

AC : On est à un geste près...

Claire : *Complètement. Au bout de quatorze ans de peinture, il faut que je voie les premiers gestes jusqu'à la fin, que je puisse presque tous les compter, et il faut que je sache où m'arrêter. Toute la difficulté est là. Où commencer. Où finir.*

C'est pour cela que le travail de Joan Mitchell m'a fascinée. Je l'ai découvert en 2008 et je suis restée étonnée car on voit tous ses gestes. C'est l'expressionnisme américain et cela a été une vraie rencontre. Malheureusement on en voit très peu en France, il y a eu une exposition cet été à Caen. Si un jour je vais à New York, j'irai voir la Fondation Joan Mitchell.

Pour raconter une anecdote, quand je faisais beaucoup de plongée sous-marine, comme on plonge toujours en équipe, j'étais dans des groupes, en stage. On mesure toujours l'air dans la bouteille. Avant, quand on les remplit, puis après, quand on mesure ce qui reste. Cela fait toujours l'objet d'un petit concours entre les plongeurs car on cherche celui qui tire le moins, qui est le plus économe, etc... C'est toujours moi qui gagnais, alors que je suis plutôt quelqu'un qui es en apnée à l'air libre, qui cherche son air... Sous l'eau, j'étais parfaitement à l'aise, alors que je ne suis pas spécialement la meilleure plongeuse. J'étais vraiment dans mon élément. C'est parce que je respire doucement, je suis détendue.

F : Tu dis souvent que c'est notre façon de regarder tes tableaux mais que pour toi c'est plus difficile...

Claire : *Je n'y vois pas du tout ce que vous y voyez. J'ai une autre approche : je regarde la composition, le rythme...*

F : En grec, rythme signifie « l'eau qui coule »... Tu prends de la distance par rapport à une représentation figée qu'on pourrait avoir de l'eau...

Claire : *J'essaie de garder le rythme de l'eau. J'ai remarqué que si je m'en éloignais en faisant quelque chose de beaucoup plus abstrait, je passais à côté. Il faut vraiment que j'aie le sentiment que je peins de l'eau. Sinon, je pars dans quelque chose qui ne me plaît pas du tout, qui n'est rien.*

F : Il y a une construction de ta part...

Claire : *Oui, il y a une composition au départ.*

AC : Tu suis une vie qui existe sans toi...

Claire : *Oui, complètement. Et je ne me pose pas vraiment la question des couleurs. Elles sont différentes de celles que je vois, soit sur une photo, soit à l'extérieur, car la couleur de l'eau est presque toujours la même. Je modifie les couleurs. A certains moments je me les impose un peu, et maintenant, de plus en plus. Ce sont les tableaux les plus réussis, je laisse venir les choses.*

Ce que j'essaie de maîtriser, c'est le choix du morceau d'eau que je vais faire. C'est la composition. Je vais le laisser exister comme il est. Je vais le laisser me surprendre par des choses qui se passent dans le rythme. Je suis bien incapable de préméditer cette ligne un peu verticale, en biais, qui s'est imposée, et ces espèces de grands ronds, qui sont venus un petit peu après. C'est le geste qui est venu tout seul.

AC : La surprise...

Claire : La difficulté, c'est d'arriver à être suffisamment concentré et en lien avec soi pour arriver à laisser sortir ça. Quand je me force de trop, ou que je suis très contrariée, cela ne fonctionne pas du tout. Et je perds très vite le tableau.

Comme c'est le geste qui est important, et là je reviens à Joan Mitchell, je ne peux pas y revenir cent fois, sinon il n'y est plus. Je l'effacerais au fur et à mesure si je revenais tout le temps au même endroit. On ne verrait plus le geste. Ce serait une autre peinture.

AC : Quel est à tes yeux l'aspect le plus surprenant de ton travail ?

Claire : Mais moi, je ne me surprends pas ! Je suis toujours très surprise de surprendre les autres. (Rire). Je leur dis : « Ah bon, vous voyez tout cela ? Ah bon »...

F : C'est la plus belle chose que tu puisses solliciter chez une personne, cette surprise...

Claire : Ce qui peut éventuellement me surprendre, c'est d'arriver à peindre des tableaux différents sur l'eau. Faire à chaque fois un tableau différent alors que cela peut être le même morceau d'eau.

AC : Comment choisis-tu tes endroits ?

Claire : En me promenant, au hasard des eaux différentes que je vois. Je sors quand il y a le plus de lumière, pas forcément quand il fait beau. Ce qui m'intéresse beaucoup, c'est de peindre dans l'atelier, sur des grands formats, donc je ne peux pas peindre cela à l'extérieur. Si je me mettais devant l'eau avec des grands formats comme cela, cela serait très brouillé, je n'arriverais pas à « arrêter » le mouvement.

F : Tu photographies des endroits, et à partir de là tu recomposes...

Claire : Regarde, c'est la photo des deux grands qui sont là. Ce coin-là, c'est ça. Je me suis inspirée un petit peu des couleurs, on les retrouve quand même plus ou moins, et d'un rythme. Cela, c'est pour démarrer. J'ai besoin de cette impulsion-là pour démarrer. Je la quitte très vite, mais c'est mon point de départ.

AC : Y a-t-il des toiles qui sont venues et qui t'ont étonnée ?

Claire : J'ai été étonnée de pouvoir passer à des grands formats. Je ne m'y attendais pas. C'est un artiste photographe qui m'a dit que cela donnerait quelque chose. Il avait raison. Mais en soi je ne m'étonne pas tant que ça, c'est compliqué comme question pour moi. Ce qui m'étonne le plus, c'est que des personnes aient envie de regarder. Je me demande souvent comment on voit tout cela, de quoi on parle. C'est juste de la couleur sur de la toile. Rien que ça ! (Rire).

F : Si tu ne montrais pas ta peinture ?

Claire : Je l'ai toujours montrée. Cela a toujours été pour moi le moyen de communiquer avec le monde, en tous cas avec les autres. Cela a toujours été un canal pour entrer en contact, pour rester avec eux, une manière de donner et de recevoir. Fondamental.

AC : L'idée même que des gens reçoivent, cela te paraît étonnant...

Claire : Oui. Donner oui, pas de problème, mais être reçue, je ne l'avais pas imaginé. Je ne l'imagine toujours pas, d'ailleurs.

AC : Quelle est l'étape que tu préfères dans la réalisation d'une toile ?

Claire : *Je les aime toutes. Ce n'est que du plaisir ! Il n'y a jamais de lassitude. La plus délicate est de savoir quand s'arrêter. Reprendre, retoucher... Est-ce que c'est fini, pas fini ? Je me pose dix mille questions. C'est très délicat, compliqué, et j'ai souvent le sentiment de perdre le tableau. Plus d'une fois, j'ai tout effacé, j'ai recommencé.*

AC : Qu'est-ce qui t'attire le plus dans la couleur ?

Claire : *Ce n'est pas que la couleur m'attire, mais c'est qu'elle est pour moi une sensation de grande sensualité. Je ne me pose pas tellement de questions sur telle couleur qui serait bien à côté de telle autre. Ce n'est pas quelque chose que je théorise ou que je pense. C'est quelque chose que je sens. Il y a une vraie jouissance de la couleur. C'est comme deux couleurs qui se frottent : chaque rapport coloré est toujours nouveau.*

D'abord parce qu'il y en a des millions ; il suffit de modifier légèrement l'une ou l'autre et elles se frottent différemment. Cela dépend aussi de ce qu'il y a autour, etc...

C'est physiquement que je ressens la couleur. Je me rends compte que je suis très sensible aux couleurs qu'il y a dehors. C'est une évidence. Au fur et à mesure des saisons, suivant les semaines, les lumières, les couleurs changent, et j'y suis complètement perméable. J'ai l'impression d'être un médium, un canal.

AC : Tu renvoies les couleurs comme l'eau renvoie le ciel...

Claire : *Oui, exactement pareil. Je ne m'en rendais pas compte au début. Quand je faisais de l'aquarelle ou même après quand j'ai démarré sur le motif, je peignais la couleur que je voyais. Ensuite, en agrandissant les toiles, j'ai été obligée de rester à l'intérieur, dans l'atelier. Là, c'est un travail de mémoire, une imprégnation, et cela ressort aussitôt. Je n'ai pas une mémoire des couleurs très fidèle, je les déforme.*

AC : Tu les rends, c'est ce qui nous touche : on voit les vraies couleurs de l'eau...

F : Tu donnes cette faculté de médium à la matière, et à notre tour on est traversé. Il y a quelque chose que tu nous invites à voir, et à vivre...

Claire : *Si on regarde la toile et plus particulièrement les gestes, on voit qu'il y a certaines couleurs qui ont été recouvertes par endroits parce que le rapport entre deux couleurs qui sont côte à côte n'allait pas tout à fait. Je le modifie.*

F : Il y a une forme de respiration dans ta peinture...

Claire : *Je le modifie jusqu'à ce que cela me convienne parfaitement. Là, par exemple, cela a été beaucoup modifié, éclairci, foncé : on voit encore autour des gestes, la couleur juste avant. Qui est parfois très proche.*

AC : Quand tu fais cela, tu rentres dans le mouvement de l'eau...

Claire : *Voilà. Et quand je modifie chaque petit endroit, une deuxième fois, une troisième fois, il faut que je retrouve un geste qui soit celui que je pense être celui de l'eau. Mon geste. Mais à chaque fois, je refais un geste ; je ne peux pas seulement remettre une deuxième couche soigneusement. Cela fait bouger, vibrer.*

F : Finalement, l'eau est un prétexte...

Claire : *C'est un prétexte à peindre, oui, bien sûr.*

AC : L'eau n'arrête pas de bouger ; quand tu peins, est-ce que tu te déplaces ?

Claire : *Ah oui, je suis rarement collée à mon tableau, je suis au fond de l'atelier, à le regarder. On me pose souvent la question que vous ne posez pas, bien sûr, qui est de savoir combien de temps je mets*

pour faire un tableau. Un geste, c'est extrêmement rapide. En faire un, en faire plusieurs, le temps de pose de la couleur avec le pinceau sur la toile, c'est extrêmement rapide. C'est un geste, et il n'y en a pas plus de trois par endroit.

AC : Regarder, c'est plus long...

Claire : (Rire) Il y a le temps de la préparation, celui de regarder l'eau. Le temps de trouver, de réfléchir, de voir simplement si ça va bien. C'est du temps que je passe dans l'atelier à ne rien faire si ce n'est à rester concentrée sur ce que je vois. Je ne vois pas tout de suite ce qui me paraît ne pas aller, cela met du temps.

AC : Le numérique a-t-il modifié ta façon de regarder ta peinture ?

Claire : Tout à fait. C'est nouveau pour moi, c'est récent. Prendre des photos avec un ipad me permet de voir le tableau en tout petit et cela m'aide énormément. Cela a tendance à concentrer le défaut, ou la qualité. Je l'ai découvert un peu par hasard, mais c'est très utile. Avant, j'utilisais un miroir. Je le fais encore. Je ne m'attendais pas à voir des choses nouvelles en photographiant les différentes étapes. Cela m'a permis d'épurer mon geste.

Ceux qui voient les tableaux au démarrage me disent toujours que c'est bien comme ça. Mais je ne peux pas présenter juste la toile avec trois gestes, cela me paraît trop peu ! Voir toutes les étapes m'a permis de reconnaître que le geste est ce qui est le plus important.

AC : C'est ce qui tient le tableau. Tu as besoin du rythme du geste...

Claire : Cela m'a surtout permis d'identifier le geste, et de dire « oui, c'est là, j'y suis ». De le garder jusqu'au bout. Etape après étape, il y a toujours ce geste. Je ne l'avais pas bien identifié avant de faire ces photos. Le numérique m'a permis de voir là où j'étais.

Quand je vois les tableaux des autres, je suis toujours à me poser les mêmes questions. Mon travail ne me semble pas assez bien, pas assez abouti. Je me demande pourquoi je fais cela comme ça et pas comme ça, pourquoi je ne fais pas des « vrais » tableaux... Beaucoup de questions qui peuvent vous paraître stupides, mais qui pour moi ne sont pas stupides du tout. Le fait d'avoir pris ces étapes m'a permis de repérer vraiment mon identité. De la voir.

AC : Travailles-tu avec d'autres artistes, ou est-ce que le travail des autres te renvoie plutôt au tien ?

Claire : C'est plutôt la deuxième solution. J'ai travaillé trois fois avec d'autres artistes, en France et en Hollande, mais toujours avec des Hollandais, qui sont des stakhanovistes de la peinture en plein air ! Cela m'a permis de comprendre ce que je ne voulais pas. C'est un peu par le négatif, mais cela m'a fait beaucoup avancer.

J'ai un peu été mis au défi de produire, dans des situations qui ne me convenaient pas : en extérieur, pas forcément à l'endroit que je voulais, comme par exemple peindre un village, etc... Des choses nouvelles.

J'ai été déroutée, mais je me suis fait un peu violence. Malgré tout, cela m'a confortée dans ce que je faisais. Par réaction. Cela m'a redonné confiance dans ce que je faisais. J'ai été en péril, j'ai vu que ce n'était pas ma place, mais j'y suis allée, j'ai tenu bon. J'ai pu me dire « ma place, c'est là ». Et j'ai avancé un peu plus.

AC : Ressens-tu le besoin de faire connaître davantage ta peinture ?

Claire : C'est plus une nécessité qu'un besoin. J'ai conscience du fait que si je n'arrive plus à en vivre, je vais me décourager. C'est une fragilité que j'ai, qui est largement liée à ma position de femme artiste. Je pense que si j'étais un homme je me poserais moins de questions. Ou d'autres. Pour moi, c'est une nécessité d'avancer toujours. D'élargir. Parce que c'est une histoire de survie. Sinon, je m'arrêteraï très vite.

Curieusement, je me pose souvent cette question car il y a énormément de grands artistes qui n'ont pas été reconnus de leur vivant, le plus célèbre étant Van Gogh, et cela ne les a pas empêché de peindre...

Mais en moi, cela correspond à une vraie fragilité. Il y a très peu de peintres qui vivent de leur peinture. Pour la plupart des hommes, c'est leur deuxième métier. C'est compliqué : il faut à la fois éviter une peinture commerciale qui ne serait pas libre, et continuer d'oser proposer toujours des nouvelles choses. D'où la nécessité d'agrandir, d'aller vers des publics plus connaisseurs. De prendre à nouveau des risques.

AC : Dirais-tu qu'il y a déjà une dimension internationale de ta peinture ?

Claire : *Non, je ne pense pas.*

AC : Pourtant, tes toiles voyagent...

Claire : *Oui, il y a des toiles un peu partout, mais j'ai une reconnaissance très privée, pas institutionnelle. Cela ne m'intéresse pas en soi, si ce n'est pour m'assurer un avenir qui me permette de continuer à peindre. C'est le seul intérêt.*

AC : L'eau passe d'un pays à l'autre, les hommes mettent des frontières mais l'eau n'en a pas. Ta peinture suit son cours...Tu as fait une exposition à Strasbourg auprès du Parlement européen, dans d'autres pays, tu exposes déjà à l'étranger...

Claire : *Cela fait toujours mon étonnement de ne pas être dans un cercle seulement français, familial, ou juste amical. Sortir de cela est pour moi très important. Sinon je serais dans une bulle trop confidentielle, le syndrome de l'imposteur serait beaucoup trop fort... J'aurais l'impression qu'on me dit cela pour me faire plaisir...*

F : Ta peinture arrive à une certaine maturité, elle peut figurer dans des art fairs...

Claire : *C'est vrai que je me pose beaucoup de questions. L'équilibre est très fragile. Quand j'entends des propos méprisants, du style « ta peinture plaît », c'est blessant, mais je relativise.*

L'ennui est qu'il y a un mythe parmi les artistes : si on est incompris on est comme Van Gogh. Si tu vends trop, c'est qu'il y a anguille sous roche. Il faut donc naviguer entre ça et le fait que si ma peinture ne plaît plus je dois changer de métier... C'est très subtil.

AC : Quelles sont tes envies? Y-a-t-il un endroit où tu aimerais exposer ?

Claire : *A Paris. A Berlin aussi, cela me fait rêver. J'aimerais changer un peu. Aller plus loin. New York ?*

AC : Quelle serait ta définition personnelle de ta peinture ?

Claire : *Je peins à l'huile de l'eau. C'est quelque chose que je dis souvent pour faire rire... Ma peinture, c'est cela : alors même qu'on est en deux dimensions et que ça ne bouge pas, arriver à faire sentir l'eau qui bouge, et qui est en trois dimensions.*

Profondeur, surface, verticalité...Faire sentir. Partager des moments de contemplation, de rêverie intense devant l'eau, cette somptuosité de la lumière dans l'eau. Tous ces sentiments de vertige, aussi, qu'on a, quand on regarde le ciel dans l'eau.

Partager ce que je vois, ce que je ressens. Ce sont pour moi de grands bonheurs. Je n'ai pas envie de partager les atrocités du monde, la violence, comme certains artistes qui ont une peinture assez noire de la cruauté du monde. Moi, c'est exactement l'inverse, j'ai envie de partager ce que je vois de très beau, essentiellement la lumière dans la nature.

Et là où je la vois le mieux, c'est dans l'eau.

AC : Y-a-t-il une part de ton travail que tu ne réserves qu'à toi-même ?

Claire : *(Grand éclat de rire). Oui ! Bien sûr ! C'est normal. Evidemment ! Justement, si elle n'est que pour moi, je ne la dis pas (Rire). Je ne montre pas tout. Pourquoi est-ce que je ne le montre pas, d'ailleurs, je ne sais pas. Ça, c'est ma pudeur à moi.*

F : C'est l'intime...

Claire : *Oui. Peindre l'eau est une manière pour moi de montrer mon intimité, d'une manière moins exposée. Ce sont des questions que je me pose beaucoup en ce moment.*

AC : *Tu veux dire que peindre des toiles aussi grandes, aussi belles, autant de toiles, les montrer, c'est une façon de ne pas t'exposer ?*

Claire : *Quelque part oui. C'est une manière beaucoup plus pudique de montrer. C'est une façon de parler de moi sans dire où je suis.*

AC : *Le mot de la fin, Claire Bianchi ?*

Claire : *(Devant ses tableaux) Qu'est-ce que tu veux que je dise...*

Entretien réalisé par :

*Anne Claire Langlois,
philosophe à la recherche du cœur des mots et des couleurs de la vie.*

*Françoise Le Goff Genty,
conseillère artistique, artiste et chercheuse dans tout ce qui a trait à l'expression du mouvement et du vivant dans l'art.*